

Agathe CHÂTEAU

Le prix du bonheur

**Prix MAUPASSANT
de la JEUNE NOUVELLE
2014**

Ordre des Palmes Académiques

Agathe CHÂTEAU

Le prix du bonheur

Prix MAUPASSANT de la JEUNE NOUVELLE
Association des membres de l'Ordre des Palmes Académiques
AMOPA

I

- "Bonjour monsieur Dupond."
- "Bonjour John, je t'en prie entre. Excuse-moi, la maison est un peu poussiéreuse. Désires-tu quelque chose à boire?"
- "Oui, un thé s'il vous plait, merci."
- "Assieds-toi donc à la table du salon, je t'apporte ça tout de suite."

La maison de Richard Dupond était située en campagne, au fin fond de la Creuse, un petit village nommé Le Grand-Couret. Elle possédait un grand jardin qui avait pourtant l'air à l'abandon, le seul indice qui pouvait indiquer qu'il appartenait à quelqu'un était la volière près de la haie. Elle abritait toutes sortes d'oiseaux tels que des perruches ondulées, à croupion rouge, à collier, des pinsons mandarins, un couple d'inséparables et même un ara bleu.

La maison était en pierres apparentes. A l'intérieur, il n'y avait pas grand-chose, mais le peu qu'il y avait était certainement d'une valeur inestimable. Des poteries anciennes, de la porcelaine de Limoges, près de la porte d'entrée était posée une canne en bois d'amourette, le parquet était en courbaril, la plupart du mobilier était en goupil et moutouchi. Il y avait des tableaux accrochés dans le salon, dont un que John reconnut. C'était une nature morte, quelques fruits déposés sur une table peints par Paul Cézanne, fidèle ami d'Emile Zola.

Le goût de Richard Dupont pour les bois rares et de valeur était évident mais le jeune homme, se dirigeant vers le salon, fut étrangement frappé par la table devant laquelle son hôte avait invité à s'asseoir. Pourquoi un ancien courtier international gardait-il une si vieille table, complètement dégradée, en tauari alors qu'au vu du reste, il possédait largement de quoi s'acheter une table en zitan?

Sa réflexion fût subitement interrompue.

- "John, rappelle-moi pourquoi tu es là ?"

- "Eh bien monsieur Dupond, dans la cadre de ma formation à HEC, chaque élève doit présenter un exposé à la suite d'une interview donnée par une personne ayant exercé le métier que nous espérons pratiquer dans un futur proche."

- "Laisse-moi tout d'abord te poser une question, veux-tu ?"

- "Je vous écoute monsieur Dupond."

- "Pourquoi veux-tu faire ce métier ?"

John eut un rire sournois et lança à Richard droit dans les yeux :

- "Pour l'argent évidemment. Que peut-on souhaiter de mieux dans la vie que la fortune. Et puis mon but est aussi de suivre la trace de mes parents et de les rendre fiers."

Il y eut quelques minutes de silence, Richard semblait troublé.

- "Je vais te raconter mon histoire. Pendant ce temps, médites sur cette question : Préfères-tu être aimé pour ce que tu es ou pour ce que tu as ?"

John regarda le vieillard de haut. Hors de question de laisser un vieillard lui faire la morale sans froncer les sourcils. Il ne connaît absolument rien à la vie d'aujourd'hui. Sans argent on est rien, on est voué à la solitude. Je ne veux pas finir comme lui, seul dans une vieille maison à la campagne. Mais il ne faut pas contrarier les anciens, alors écoutons.

Richard se racla la gorge et prit un air sérieux et tellement solennel que John sentit comme un malaise durant un instant. Son interlocuteur réagissait comme s'il allait lui avouer un véritable secret. Il s'apprêta alors à boire chacun de ses mots avec attention et sans broncher.

II

- "On pourrait dire que je suis né avec une cuillère en argent dans la bouche", commença l'homme. "Mon père était notaire, lui-même fils de notaire. Il avait repris le cabinet suite au décès de son géniteur. C'était un homme qui n'avait jamais connu le besoin, il ne se mélangeait pas avec les gens d'autres classes sociales, et sans aucun doute son péché, c'était l'avarice.

Ma mère était architecte, fille unique, élevée à la campagne. Elle n'avait pas toujours tout eu, elle s'était battue pour aller dans la meilleure école et pour pouvoir exercer le métier dont elle rêvait depuis son plus jeune âge. Elle avait rencontré mon père lors d'un bal. Il ne servirait à rien de nier qu'elle avait été avant tout attirée par son argent, car il ne négligeait pas les signes qui pouvait montrer sa situation. Après trois ans de relation et quelques infidélités de la part de mon père qui amenèrent à des ruptures qui ne duraient jamais bien longtemps, ils se sont mariés.

Ma mère avait oublié d'où elle venait, tous les combats qu'elle avait dû mener pour en arriver là où elle était parvenue. Elle profitait largement de sa fortune et méprisait toutes les personnes qui étaient économiquement au rang inférieur au sien. Un an et demi après leur union, ma sœur Laure est née. Petite fille blonde aux yeux bleus, innocente et sage en même temps, depuis son enfance tout comme aujourd'hui. A l'époque, elle étudiait les arts à l'école du Louvre et ne s'accordait pas une seule minute de repos. Quand elle n'allait pas en cours, elle étudiait la musique et la danse. Elle suivait un cursus dans le but d'être commissaire-priseur mais elle rêvait de faire de la scène.

Je n'ai aucunement besoin de te préciser que nous ne manquions de rien. Nous vivions ma famille et moi à Paris, Neuilly plus exactement, un quartier que tout le monde ne peut pas se permettre. Quant à moi, j'étudiais, tout comme toi l'économie, mais contrairement à Laure, je ne m'investissais dans rien, je ne pensais qu'aux filles, aux fêtes et dans quelles nouvelles folies je pouvais dilapider la somme d'argent non négligeable que je possédais déjà à cette époque.

Pour les vacances d'été 1969, nous sommes partis à Rio de Janeiro. Quel meilleur moyen pour profiter du luxe à moindre prix?

III

Mes parents avaient choisi une suite dans un des plus grands hôtels de la ville, trois chambres, deux salles de bain, une grande pièce à vivre et une piscine personnelle sur le balcon. Pas de cuisine me diras-tu? Pas besoin, les repas étaient apportés par les bonnes sur appels à la réception. L'hôtel possédait aussi une piscine pour tous les clients, plusieurs terrains de tennis, un spa et un casino. De quoi nous occuper pendant ces trois semaines.

Mes parents passaient leurs soirées au bal, une salle remplie de personnes aussi fortunées qu'eux, de belles robes, de beaux costumes, une gastronomie hors de prix et des bijoux pour lesquels on pourrait tuer, une ambiance qui leur convenait tout à fait.

Ma sœur allait au cinéma proche de l'hôtel. Elle aimait les films brésiliens au moins autant que les livres qu'elle dévorait l'après-midi à la bibliothèque. Moi, j'allais aux fêtes organisées sur la plage, je dansais avec des filles magnifiques, loin d'être prudes et qui ne limitaient pas leurs dépenses en accessoires de séduction. Ce fut un véritable feu d'artifice pour les sens.

- "Waouh! On s'amusait déjà bien à votre époque! Vous voyez bien que l'argent fait le bonheur, malgré le proverbe."

- "C'est ce que je croyais à ton âge."

Cette phrase éveilla encore un peu plus la curiosité de John. Il se concentra de nouveau sur le discours de Richard qui reprit son récit.

- "Ce jour-là, je fus réveillé par le vacarme de l'aspirateur que passait notre femme de ménage. Il était 11 heures, la veille je m'étais couché à 4 heures. Le réveil fut compliqué mais j'entendais de la musique, des cris et des rires venant de l'extérieur. Ma curiosité m'extrayait du lit. Toutes les personnes de l'hôtel étaient appuyées à leur balcon. C'était le jour du carnaval, encore une activité qui donnait une raison de vivre aux pauvres et qui leurs faisaient croire que la société s'intéressait à eux. Bref, j'avais mieux à faire que de regarder des sauvages accoutrés de draps multicolores dans les rues de Rio. Je me suis alors habillé rapidement et j'ai appelé mon chauffeur. J'avais un verre de jus d'orange, saluais mes parents qui ne firent même pas attention à moi et j'ai pris l'ascenseur.

- "A la discothèque en plein air à côté de la plage s'il vous plaît."

IV

Il fut difficile de circuler à travers cette hystérie générale. Je me souviens que la limousine était restée immobile un moment. Mes yeux se perdirent dans cette immensité colorée puis ils se posèrent ... sur elle. Elle tournoyait sur elle-même telle une feuille emportée par les vents de l'automne, elle était d'une fraîcheur comparable au bourgeon venant d'éclorre au printemps, son regard était de braise, aussi chaud que le soleil d'été et son corps aussi léger et admirable que les premiers flocons d'hiver. Sa silhouette était entourée de rubans de couleurs vives, elle avait un sourire qui aurait pu me faire tomber si j'avais été debout, sa peau était métissée, ses yeux étaient noirs, d'un noir profond comme les eaux sombres d'une mer déchaînée dans lesquelles on aurait pu se noyer, ses lèvres étaient pourpres, charnues et certainement d'une douceur incomparable. Nos regards se croisèrent un instant, je fus comme électrisé, le taxi avança et je la perdis de vue.

Le soir même à la fin du dîner au restaurant en compagnie de mes parents, je suis parti une nouvelle fois sur la plage retrouver mes amis de vacances. Il faisait doux ce soir-là, le ciel était sombre, la lune inexistante, seul le feu que nous avions fait sur le sable fin nous permettait de nous voir. Encore une fois, les filles étaient aux rendez-vous, l'alcool, les potes et la musique mais malgré tout ça, je restais immobile sur un tronc d'arbre échoué sur la plage. Moi qui étais pourtant si fêtard, si homme à femmes, le meneur de ce genre de soirée, je n'étais à cet instant que l'ombre de moi-même. Le regard plongé dans l'horizon, je repensais à elle... si belle. Mes yeux se noyaient dans l'océan comme ils s'étaient noyés dans la profondeur des fenêtres de son âme.

Une bise fraîche vint caresser mon visage et comme une évidence, je tournais la tête vers le brasier. Elle se tenait là, les cheveux au vent, magnifique, son corps illuminé par les flammes rougeoyantes. Elle s'approcha de moi, mon cœur battait à tout rompre, ma respiration s'accéléra. Elle s'accroupit à mes pieds et le plus simplement du monde, elle me dit "Ola! Tu passes une bonne soirée ?" accompagné d'un sourire inégalable dans sa beauté. Je crois que j'ai balbutié un moment puis j'ai réussi enfin à sortir un oui bien timide alors que j'étais de nature si extraverti. Je fus moi-même étonné du pouvoir qu'elle exerçait sur moi. Elle s'assit à côté de moi, nous avons parlé toute la nuit. Son rire était une mélodie enchanteresse, sa voix douce et d'une sensualité incomparable, ses yeux exprimaient mieux ses ressentis que des mots n'auraient pu le faire. A cet instant, je compris que toute ma vie je penserai à cette femme incomparable.

Nous nous sommes enlacés sur la plage et nous avons été réveillés par les premiers rayons du soleil. Elle me demanda l'heure, je lui répondis qu'il était cinq heures trente, je m'en souviens. Elle a attrapé sa serviette, ses chaussures et elle est partie en courant, en me criant qu'elle était en retard pour le boulot et que nous n'aurions qu'à nous retrouver le soir même au quartier de Lapa, au bar situé à côté de la salle Cecilia Meireles. Je la vois encore s'éloigner au pas de course, ses chaussures à talons à la main, dans l'immensité du paysage.

Je suis retombé de tout mon poids dans le sable, le regard perdu entre les nuages, souriant bêtement. Un soupir de satisfaction m'échappait, et puis j'ai fermé les yeux. Tout à coup, ma rêvasserie fut interrompue. C'était l'anniversaire de ma mère, nous avions réservé une table au restaurant du Château Santa Teresa, j'avais plutôt intérêt de me dépêcher si je voulais que mon père me laisse la vie sauve. Alors à mon tour, j'ai attrapé mes affaires en vitesse et je suis parti en courant.

Au déjeuner, ma sœur me démasqua instantanément, elle ne m'a rien dit mais son regard parlait pour elle. Je me demandais bien ce qu'elle pouvait connaître à l'amour car, comme ma mère avant elle, elle s'était acoquinée avec un jeune homme riche comme Crésus qui ne possédait rien d'intéressant hormis sa fortune. Mon père me lançait des regards soupçonneux. Moi qui étais un gros mangeur et qui pouvait me goinfrer à une vitesse impressionnante, ce jour-là, j'étais tellement perdu dans mes pensées que j'en oubliais presque de manger.

Une fois le repas terminé, nous sommes retournés ensemble à l'hôtel. J'ai filé à la douche avec une seule hâte, retrouver ma belle. Après m'être préparé, je suis parti en direction du quartier de Lapa.

La veille, au fil de la discussion, j'avais appris qu'elle travaillait dans un magasin de musique en tant que luthier tout près de notre lieu de rendez-vous et qu'elle débauchait à 17 heures. Alors, j'ai décidé d'arriver en avance et de l'attendre devant la boutique.

Quand elle m'a vu, un grand sourire a éclairé son visage, elle m'a pris la main sans dire un mot et nous avons traversé les routes et les places en courant. Je ne saurais plus dire combien de fois nous nous sommes fait klaxonner. Elle s'est arrêtée au milieu d'une place, m'a lancé sa veste, et s'est mise à danser devant un petit orchestre de rue. On se regardait mutuellement en riant aux éclats. Jusqu'à ce jour, je n'ai jamais été aussi heureux qu'à ce moment-là. Puis elle est revenue vers moi et a arraché ma veste, elle a enlevé ma chemise et m'a crié, toujours avec son sourire, qu'elle n'avait pas besoin de tout ça, qu'elle voulait me connaître moi, le vrai moi, et pas sous tous les artifices que j'avais les moyens de m'acheter.

Après ça, nous sommes repartis en direction du petit bar dans lequel nous avions prévu d'aller boire un verre. Elle a commandé deux cocktails traditionnels, je serais incapable de te dire leurs noms, mais je me souviens qu'à la première gorgée, j'avais grimacé et qu'elle s'était gentiment moquée de moi. Nous parlions de nos vies respectives, je lui parlais de mes parents, de Paris, de mon école et de mes projets d'avenir, elle m'écoutait attentivement mais quand je lui ai demandé "et toi ?", elle a baissé les yeux et a semblé gênée. J'ai mis ma main sous son menton et je lui ai relevé la tête, ses yeux sont restés baissés. Je lui ai demandé pourquoi et elle a mis un moment à trouver ses mots. Et puis, elle m'a raconté son histoire.

V

Elle était née dans les favelas de Rio. Elle avait quatre frères dont trois plus âgés et deux sœurs plus petites qu'elle. Son père était maçon, il travaillait aux frontières des favelas, payé deux francs six sous de l'heure et sa mère cuisinait pour l'école de ses enfants, une école très pauvre mais la seule dans les alentours. Elle-même était partie travailler à la ville pour aider sa famille. Elle avait commencé à jouer de la guitare dans la rue et en faisant la manche. Un jour, un homme était passé et avait été intrigué par son instrument. Il lui avait demandé où elle l'avait achetée, et elle lui avait expliqué qu'elle venait des favelas et qu'elle avait créé elle-même sa guitare dans du bois de récupération. Impressionné par son travail, il l'avait invité à son magasin et c'est comme ça qu'il était devenu son patron.

Elle me disait que tous les soirs elle passait embrasser sa famille, et que chaque fin de mois, elle allait au marché acheter de quoi faire un bon repas avec ses frères, ses sœurs et ses parents, chose qu'ils ne pouvaient pas se permettre les autres jours du mois. Et puis après, elle donnait la moitié de son salaire à sa mère. Elle m'expliquait que malgré le manque d'argent, les femmes de la famille se débrouillaient toujours pour faire, le dimanche, un petit déjeuner plus copieux que les autres matins et que personne n'aurait pour rien au monde raté ce moment. Sa mère se levait très tôt pour tout préparer, tandis que ses petits frères et sœurs allaient donner un coup de main tous les jours après l'école aux poissonniers pour trier et vider les poissons pour ramener quelques sous et participer eux aussi à ce rituel du dimanche matin.

J'étais choqué. Je ne comprenais pas comment on pouvait vivre ainsi, où ils trouvaient la force de continuer alors que toutes les portes vers un avenir meilleur leurs étaient fermées. Elle m'a répondu qu'elle devait y aller, mais que je n'avais qu'à la rejoindre le lendemain matin aux frontières qui séparaient les quartiers riches du sien. J'ai fait glisser ma main de sa joue à ses cheveux et j'ai déposé un tendre baiser sur son autre joue. Elle est partie les yeux humides et la gorge serrée, je l'ai remarqué au son de sa voix qui avait changé quand elle m'a dit au revoir.

Ses confidences m'avaient ému. Sur le chemin du retour j'étais confus, je possédais tant, elle possédait si peu. Le lendemain matin, j'ai rejoint Estella. C'était un dimanche, et comme la tradition le voulait, il était hors de question qu'elle n'assiste pas au petit déjeuner familial. Elle m'a demandé de l'accompagner et j'ai accepté. Nous sommes allés alors vers sa maison, j'aurais plutôt appelé ça une cabane d'une maçonnerie grossière et couverte de taules. J'ai été choqué mais je ne l'ai pas montré.

Sa mère m'a accueilli les bras grands ouverts, elle m'a dit de m'asseoir à la table, toute la famille faisait des va-et-vient entre la «cuisine» et la table qu'ils avaient déplacée à l'extérieur pour profiter du soleil matinal.

Je me suis levé pour aider, mais j'ai senti alors une main forte se poser sur mon épaule. J'ai relevé la tête et j'ai vu Abimael, son frère aîné. C'était un honneur pour lui de recevoir quelqu'un, j'étais l'invité, je devais rester assis et je suis donc resté là, assis, à les observer. Tout le monde savait ce qu'il avait à faire. Les deux plus petites servaient le jus de graviola et le père le café. Estella répartissait l'ananas, la pastèque et la papaye sur un plateau, des fruits qu'elle avait achetés au marché le matin même avant de me rejoindre. Joana, la mère, découpait le gâteau de noix de coco qu'elle avait préparé à l'aube. L'aîné préparait la table tandis que les deux autres garçons faisaient difficilement une omelette. Ils sont tous venus me rejoindre.

Le soleil était déjà chaud et la favela commençait à s'agiter. On entendait des enfants rire. Des femmes, leur dernier enfant accroché au sein, s'affairaient à la lessive ou à la confection du repas de midi. Avant de commencer ce repas matinal du dimanche, la tradition voulait que nous nous donnions la main, le père a pris la parole, a remercié Dieu pour tout ce qu'il avait à offrir, d'avoir permis à tous ses enfants de survivre face à la violence des cartels, à la famine, aux maladies existantes dans la favela et ainsi d'avoir pu tous les garder auprès de lui, d'avoir suffisamment de travail contrairement à beaucoup de ses voisins qui avaient dû quasiment vendre leur progéniture au service des familles riches de Rio. Il a prié enfin le ciel de continuer de protéger sa femme dans sa lutte pour la paix de leur communauté.

J'ai été interloqué. Si j'avais mené leur vie, la première chose que moi j'aurais souhaité aurait été la richesse. Le père de famille n'en avait pas parlé. Ses souhaits, à lui, concernaient d'abord sa famille. Alors que moi, qui était plutôt nanti, je ne m'étais, jusqu'à ce jour, jamais rendu compte de la chance que j'avais. On a commencé à manger, dans la bonne humeur, les éclats de rires et de nombreuses conversations. Nous en sommes venus forcément à nos conditions différentes. Dans ma bêtise, je leur ai demandé comment ils pouvaient faire pour vivre dans les favelas et est-ce qu'ils en voulaient aux riches qu'ils côtoyaient? Je ne me suis pas attendu à la réponse du père.

- "Les riches ont maltraité nos ancêtres, ils n'ont eu aucun respect pour nous. Ils nous rejettent encore à l'heure d'aujourd'hui. Malgré nos efforts, nous n'arrivons pas à trouver du travail, alors que nombre d'entre nous valent plus que beaucoup d'entre eux. Ils nous empêchent de gagner de l'argent dignement, alors certains d'entre nous sont obligés de mendier parce qu'ils n'ont plus d'autre choix. Ces gens riches passent près de nous sans nous prêter attention et s'ils

font attention à nous, c'est pour nous mépriser. Alors, nos enfants, pas aussi patients et sages que nous, entrent dans les bandes, sont mêlés à des affaires pas nettes, nous reviennent en cachant leurs larmes et leurs blessures. Alors bien sûr qu'on en veut aux riches."

Je sentais bien que le père pensait aussi à moi. Un verre s'est renversé et s'est cassé sur le sol. Le bruit m'a fait sursauter et m'a arraché à mes réflexions. Estella m'a demandé si tout allait bien. Je lui ai répondu machinalement que oui. Son père a repris la parole pour me dire que je réfléchissais trop. Pendant quelques secondes, je suis resté sans réaction. Et puis, j'ai pris une grande aspiration.

- "Alors, qu'est-ce que vous pensez des riches?"

Le père a eu une courte réflexion, puis il a baissé les yeux puis la tête en la secouant de gauche à droite. Et quand il l'a relevée, il m'a fixé droit dans les yeux pour me dire :

- "*Eu so triste*, je suis triste pour eux, fiston."

Il n'y avait dans sa voix aucune rage, aucune rancœur. Seule une réelle tristesse. Et il a continué sans même que j'ai eu besoin de lui demander pourquoi il ressentait-il cette tristesse à *mon* égard.

- "Oui, tu as bien entendu, je suis triste. Triste de constater tous les jours jusqu'à quel point peut mener la bêtise humaine. *Ils* estiment les gens en fonction de ce qu'ils possèdent et non en fonction de ce qu'ils sont. Ils sont victimes du péché de l'avarice, ils ne donneraient pas un sou pour une personne proche dans la gêne. Ce sont souvent des personnes superficielles et hypocrites. Ils n'entendent plus même leur propre mal-être et ils courent pour oublier qu'ils se sont oubliés dans le paraître. Ils tueraient leur meilleur ami si ça pouvait leur rapporter quelque chose. Ce sont tous des copies conformes les uns des autres. Ils ne sont plus capables de penser par eux-mêmes, leurs bons sentiments ont disparus. Être un homme bien? Ça sert à rien, avant tout, il faut être rentable. Ils ne savent même plus être heureux car tout ce qu'ils ont leur est dû, plus rien ne les étonne, ni ne les surprend ni ne les émerveille. La sensation de satisfaction leur est inconnue parce qu'ils ne se sont jamais battus pour obtenir quoi que ce soit. *Ils* sont entourés mais pourtant tellement seuls."

Je me suis replié sur moi-même. Il m'a dit :

- "Regarde autour de toi."

Je mis un moment avant de bouger. A ma droite, j'ai vu un homme accroupi, partageant un bout de pain et les trois quarts d'une part de gâteau avec son fidèle ami à quatre pattes. Tandis que moi, si ma sœur me suppliait pour avoir un bout de mon sandwich, je ne lui aurais même pas donné. Les enfants jouaient tous ensemble alors que nous, ayant eu les cours de petite classe à domicile, je ne connaissais pas ce que je voyais se dérouler devant mes yeux.

C'est vrai que tout le monde souriait et était joyeux alors qu'ils ne possédaient quasiment aucun bien matériel, ils étaient juste heureux, heureux d'être ensemble sans aucun but de profit. Je voyais devant moi, une famille unie, battante, solidaire et qui s'entraidait. Dans mon monde, c'était chacun pour soi quitte à écraser l'autre pour atteindre son but. Tout ce qui m'entourait m'était inconnu. Ce fût pour moi une violente explosion d'amour et de valeurs humaines. Qu'est-ce que la vérité peut faire mal. J'avais les larmes aux yeux, c'était comme si un voile s'était arraché, la lumière éblouissante de la réalité m'aveuglait.

Un enfant qui courrait est tombé devant moi, en s'apprêtant à se relever, nos regards se sont croisés. L'un comme l'autre, nos yeux étaient embués. Nous nous sommes fixés longtemps, je l'ai aidé à se relever en lui prenant la main, il m'a souri, m'a chuchoté "*obrigado*". A ce moment, je m'étais vu dans ses pupilles. Je lui souriais à mon tour, je découvrais enfin mon vrai reflet, celui de mon âme. Nous avons continué à parler. Je m'extasiais au fil de la conversation, chaque mot faisant partie du champ lexical du ressenti prenaient un sens ici. L'amour, la joie, l'amitié, l'espoir. On aurait presque pu en sentir le goût. Autant d'émotions d'un coup me perturba, j'étais fatigué mais émerveillé. J'avais un large sourire sur mon visage, des étoiles plein les yeux, le cœur qui s'emballait et la respiration coupée par moment.

Onze heures. Mon avion partait à 14 heures, je ne devais pas traîner. Joana et ses filles m'embrassèrent, les hommes de la famille me serraient la main. Je distinguais à présent l'essentiel de l'accessoire, le vrai du faux, l'important du futile et surtout j'étais devenu un Homme, j'étais devenu quelqu'un, j'avais fait connaissance avec moi-même. Grâce à eux, dans mon esprit, le verbe être avait pris le pas sur le verbe avoir.

Estella me sauta dans les bras, déposa ses lèvres sur ma joue et me fit promettre que ce n'était pas un adieu. J'ai quitté la favela le cœur lourd mais le vide en moi avait été comblé. Dans l'avion, je regardais cette terre qui m'avait tant apportée. Nous rentrions à Paris.

VI

Je suis resté longtemps en contact avec Estella, douze ans exactement. Les vacances d'été suivantes, je me suis rendu à Rio puis encore et encore celles d'après. J'avais fini mes études, j'exerçais le métier pour lequel j'avais étudié, coursier international. J'étais resté fortuné mais avec cet argent j'avais créé des associations, notamment à Rio. Pendant mes déplacements chez la famille de ma belle, nous aidions tous ensemble les bénévoles à construire des écoles, à consolider les maisons les plus délabrées. Chacune de mes visites là-bas m'émerveillait un peu plus que la précédente. Il y avait tellement à apprendre de tous ces gens, tellement à retirer dans leur façon de vivre.

Un jour d'avril, j'ai reçu un énorme colis chez moi à Paris. Je l'ai ouvert, c'était une table. Qu'est-ce que je dis ! LA table. Celle autour de laquelle j'étais né, celle autour de laquelle j'avais appris ce que c'est de vivre. Collé dessus, il y avait une lettre d'Estella. Elle me confiait que son père venait de mourir et qu'avant de rendre son dernier souffle, il lui avait demandé de m'envoyer cette table, pour que je n'oublie jamais le plus important, les valeurs humaines qu'il m'avait fait découvrir. Estella qui avait l'habitude de tailler le bois y avait gravé le prénom de chacun des membres de sa famille et le mien.

Elle me disait dans sa lettre qu'une famille d'une favela proche de la sienne cherchait un abri plus grand. Ma correspondante, gentillesse incarnée, lui avait proposé d'échanger leurs maisons. Ses parents partis, ce serait à elle de prendre soin de ses frères et sœurs et elle souhaitait alors être plus proche de la ville, moins loin du travail et du marché. Elle n'aurait certainement plus le temps de converser par lettres échangées avec moi, qu'elle espérait que je ne lui en voudrais pas. Elle avait laissé sur la feuille un baiser rouge carmin.

Les aléas de la vie ont fait que je me suis marié deux ans après avec Marie-Hélène. Elle avait dix ans de moins que moi et elle n'a pas mis longtemps pour me quitter et rejoindre un homme qui possédait une plus grande fortune que moi ; ça a été un divorce difficile. Aujourd'hui, je ne possède que quelques objets de jadis et ma maison de vacances dans laquelle tu es actuellement. Je n'ai ni femme, ni enfants. Personne pour qui me battre, personne à protéger, personne à qui faire partager, ce que je sais, le plus important, ce qui fait de nous des Hommes."

- "Pourquoi m'avez-vous raconté tout ça?"

- "Je veux que tu comprennes que l'amour est plus important que tout, plus important que l'argent. Choisis un métier parce que tu l'aimes et non pas pour les profits que tu pourrais en obtenir. Ne crois pas que le bonheur ne se trouve

que dans les contes, il est partout autour de nous, il suffit d'ouvrir son cœur et de se libérer de cette société conformiste qui nous enferme dans une prison aux barreaux d'or. N'oubliez jamais de parler d'humanité avant de parler de millions."

John s'est levé et il est parti sans un mot.

VII

Six ans plus tard...

John est revenu chez Richard. Quand il lui a ouvert la porte, la surprise se lut sur son visage. Les deux hommes se serrèrent la main. John fixa son aîné, et les yeux remplis de étoiles comme les yeux de Richard l'avait été dans sa jeunesse, il lâcha comme un soulagement "merci".

Ils rentrèrent s'installer autour de la fameuse table. John expliqua à Richard qu'il avait fini ses études mais malheureusement n'avait pas eu son diplôme. Qu'il avait fait quelques boulots à droite à gauche et à son tour était parti à Rio. Il était tombé amoureux d'une jeune femme magnifique, et qu'il allait d'ailleurs en faire son épouse très prochainement. Il se leva et alla en direction de sa voiture, il ouvrit la porte de derrière, une femme ravissante en sortit.

- "Je te présente Miria".

Richard fut interloqué par la ressemblance de la jeune femme avec sa Estella. Pendant que son regard ne quittait pas la future mariée, il sentit des mains froides et douces venir se poser sur ses yeux. Il se retourna et là, il reconnut immédiatement Estella. Emus, ils se serrèrent très fort dans les bras l'un de l'autre. John expliqua à Richard que Miria était la fille de l'amour de sa vie. Et qu'ils souhaitaient tous les trois que John parte vivre avec eux à Rio.

- "Quand le pouvoir de l'amour aura pris le pas sur l'amour du pouvoir le monde aura avancé. Je préfère me débarrasser des faux enchantements pour pouvoir m'émerveiller des vrais miracles."

Richard venait d'accepter.

Le prix du bonheur

Agathe CHÂTEAU, BTS2 CIG
LPO Maryse BASTIE
rue Louis Armstrong
87000 LIMOGES

Avril 2014

Agathe Château fréquente le lycée polyvalent Maryse Bastié de Limoges. Elle est en deuxième année de BTS. Elle veut devenir technicienne supérieure en arts graphiques. C'est une jeune femme sensible, pétillante, pleine de talents et d'idées.

Elle propose aujourd'hui à l'AMOPA sa nouvelle intitulée *Le prix du bonheur*. Elle y campe un personnage sûr de lui et égoïste dont la vie va être bouleversée. A la faveur d'une interview qu'il vient recueillir chez un homme d'âge mûr qui avait les mêmes objectifs que lui pendant sa jeunesse, sa vision du monde va profondément changer. Il va comprendre puis faire lui-même l'expérience des valeurs qui donnent un vrai sens à la vie.



Agathe Château, sensible au destin tragique des peuples du Sud et révoltée par le gâchis provoqué par les peuples nantis, veut nous faire partager ce que représente pour elle le prix du bonheur...

Agathe Château a remporté le Prix Maupassant de la Jeune Nouvelle 2014.

Ouvre d'imagination, la nouvelle exige des qualités d'invention, une intrigue retenant l'attention du lecteur autour de personnages évoluant dans un milieu caractérisé. La qualité de l'écriture narrative doit accompagner une action bien conduite.

Le Prix Maupassant de la Jeune Nouvelle est organisé par l'Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques - AMOPA. Les sujets sont laissés au libre choix des étudiants.

http://www.amopa31.net/index.php?option=com_content&view=article&id=250:prix-maupassant-de-la-jeune-nouvelle&catid=37:concourslanguefrancaise&Itemid=170